

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 21 MAI, 1879.

No. 89.

L'HONNÊTE HOMME.

Celui-ci rentrait de chez son notaire, avec lequel il s'était entendu pour obtenir les fonds nécessaires et payer les dettes de Georges, en attendant la vente d'une petite propriété dont la perte était d'autant plus douloureuse au vieillard que cette propriété était l'héritage de sa famille depuis plus de deux siècles. Vous pouvez donc vous figurer quelle était l'agitation du vieillard, qui venait, pour sauver l'honneur de son nom, de sacrifier un bien auquel il attachait tant de prix et tant de souvenirs. Aussi quand Emile entra dans le cabinet du président, il le trouva devant un bureau, assis, et les yeux pleins de grosses larmes qu'il chercha furtivement à essuyer à la vue d'un témoin. Mais la douleur l'emporta sur sa fierté, et il serra brusquement la main que lui tendait Emile.

— Et pourquoi vous cacherais-je mes larmes, pourquoi vous cacherais-je mes souffrances, monsieur? C'est là une fausse honte, et qui cause trop de mal: allez, je suis bien malheureux!

— Je connais cependant encore quelqu'un plus malheureux que vous, plus digne de compassion...

— Oui, ma pauvre femme!... Et pourtant, je ne sais; car elle peut gémir, elle, elle peut se livrer à son désespoir, ... tandis que moi... Tenez, monsieur, vous êtes le premier devant qui j'ose pleurer. Non, ma femme n'est pas plus digne de pitié que moi! D'ailleurs elle va bientôt mourir, et j'envie son sort, car je voudrais comme elle n'avoir plus à rester longtemps sur cette terre, où il n'est plus de repos possible pour moi.

— Celui qui a causé tant de maux est pourtant bien plus malheureux encore que celui qui les éprouve.

— Ne me parlez pas de lui, ne prononcez pas son nom devant moi; je ne veux plus l'entendre; tout est fini entre lui et moi; nous n'avons plus rien de commun que la honte dont il s'est couvert, et qu'il a fait rejaillir sur mon nom.

— Soyez moins inexorable pour un fils...

— Je n'ai plus de fils! non, je n'en ai plus!... Si je me souvenais que j'en

ai un, ce serai' pour lui donner ma malédiction!...

Un gémissement se fit entendre dans la pièce voisine; c'était madame Valentin, qui avait entendu les terribles paroles de son mari.

Aussitôt, oubliant ses souffrances, elle se jeta hors de son lit, et se traîna jusqu'aux genoux du président, qui n'eut point le temps de l'en empêcher.

— Au nom des trente années de tendresse et de respect dont je vous ai entouré depuis le jour de notre union, au nom du Dieu notre Sauveur et notre juge, révoquez ce que vous venez de dire!... Ne maudissez pas notre enfant; je vous le demande à genoux; je vous en supplie! Songez que c'est une mourante qui vous parle, et que son agonie serait terrible, que son désespoir damnerait peut-être son âme si vous ne l'adoucissiez point par le pardon qu'elle vous demande pour son fils unique!... Pardon pour lui, pardon!...

Disant cela, elle embrassait les genoux de son mari.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Georges parut; dans son impatient désespoir il lui avait été impossible de demeurer à l'hôtel où l'avait conduit Emile. Il était venu errer sous les fenêtres de la maison paternelle; il avait entendu la voix de sa mère, et alors rien n'avait pu le retenir; il était accouru.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui qui réunit de la sorte les trois membres de cette famille éplorée. Ils se regardèrent d'abord immobiles et silencieux: madame Valentin, voyant que les traits de son mari exprimaient toujours une sévérité inexorable, répéta de sa voix mourante:

— Son pardon! son pardon!

Georges s'agenouilla devant son père, dont le cœur ne put résister plus longtemps.

— Puisse Dieu vous pardonner comme je vous pardonne, mon fils! dit-il.

Tous les trois confondirent leurs embrassements et leurs larmes.

La pauvre mère, qui avait trouvé des forces pour venir se jeter entre un fils coupable et un père irrité, ne s'en trouva plus pour supporter la joie de leur réconciliation. Elle se leva chancelante, étendit les bras vers son mari et vers Georges, les

attira dans ses étreintes... Puis tout à coup elle s'affaissa et tomba sans connaissance. Son fils, Emile et le président s'empressèrent de l'emporter et de la placer sur son lit; le médecin, envoyé chercher à la hâte, ne se fit point attendre. Hélas! rien qu'à voir la malade, avant même que d'interroger son pouls, avant même que de s'informer des émotions qui produisaient une si fatale crise, il pâlit et leva les yeux au ciel. Plus de deux heures s'écoulèrent avant que madame Valentin ne reprit connaissance, et quand elle revint à elle, après des soins sans relâche et désespérés, ce ne fut que pour quelques instants, d'une manière incomplète, et pour retomber bientôt dans de nouvelles défaillances.

Assis près de sa mère, sa main humide et froide dans les siennes, Georges considérait avec terreur les traits pâles et décomposés de la pauvre femme que le chagrin tuait, après l'avoir accablé de tant de souffrances, tombées goutte à goutte sur son cœur. Le malheureux jeune homme se faisait horreur à lui-même; car la maladie de sa mère était son ouvrage; c'était le fruit odieux de ses fautes et de sa conduite aérée. A chaque plainte de cette chère créature qui se débattait avec la souffrance, à chaque crispation de ses nerfs endoloris, un frisson passait dans les membres du coupable, et il aurait donné sa vie en échange d'une heure de repos pour sa mère.

La nuit se passa de la sorte pour les cinq personnes qui veillaient près de madame Valentin: Georges se tenait à genoux près du lit, Emile le cœur trop serré ne pouvait dire une parole de consolation à son ami; enfin le médecin faisait, à la clarté de la lampe, une lecture qu'il interrompait fréquemment pour aller à la malade: il venait ensuite se rasseoir avec moins d'espérance que jamais. Mais le plus à plaindre, sans contredit, le plus frappé de désespoir, c'était le président. Cet homme, d'ordinaire si grave, si maître de lui, qui savait réprimer avec tant d'énergie ses émotions intérieures, était plongé dans un abattement et dans un désordre à faire pitié. Il ne pouvait demeurer en place, et ni les sollicitations de son fils, ni les instances d'Emile et du médecin ne parvinrent à le faire retirer dans son appartement. Il allait

et venait dans la chambre de la malade, pâle, accablé, s'arrêtant au chevet de sa femme, et tout à coup laissant échapper des sanglots d'autant plus violents qu'ils s'efforçait de les maîtriser.

— Ma pauvre femme ! ma pauvre Marie, s'écria-t-il, vous qui pendant trente années d'union n'avez répandu autour de moi que du bonheur et des consolations, vous qui m'avez fait bénir matin et soir la destinée qui nous a unis l'un à l'autre, suis-je donc condamné au malheur d'une séparation pour moi plus cruelle mille fois que ma propre mort ?... Mon Dieu, si vous la rappelez à vous ne me laissez point seul ici-bas ; car que deviendrai-je sans elle ?

Georges voulut s'avancer vers son père ; le vieillard le repoussa.

— Non, laissez-moi ! laissez-moi ! vous le voyez bien, vous avez tué votre mère !

Et comme le jeune homme se détournait, frappé de ses paroles, le président l'attira vers lui et le pressa dans ses bras :

— Oh ! pardonnez-moi, Georges ! ne pardonnez-moi, car je n'ai plus ma raison ! pardonnez-moi, au nom du ciel ! au nom de votre mère ! Mais c'est que les souffrances que j'éprouve dépassent les forces d'un pauvre vieillard.

Vers le matin, la malade parut éprouver un peu de mieux ; elle se souleva sur son séant, elle reconnut les personnes qui l'entouraient, et après avoir mouillé ses lèvres d'un breuvage que lui présenta le médecin, elle put même prononcer quelques paroles. Ce fut d'abord pour gronder doucement son mari d'avoir passé la nuit près d'elle.

— Vous voulez donc m'affliger ? dit-elle de sa voix faible et douce : vous voulez donc m'affliger, puisque vous vous exposez à devenir malade ? Vous le voyez, me voilà mieux ; allez prendre du repos, allez, mon ami.

Et comme il hésitait encore :

— Vous verrez, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, qu'il me faudra déployer toute mon autorité pour obtenir que l'on dorme au logis. Allons, mon ami, montrez l'exemple ; vous pouvez bien céder une fois au désir d'une femme qui vous fut toujours soumise et respectueuse.

— Oui, le ciel m'en est témoin, s'écria le président !

— Allez donc... Georges restera près de moi... Georges a de la jeunesse et de la force... Quant à son ami, je le prie d'aller se jeter sur un canapé dans la pièce voisine. De cette manière, fit-elle, à voix basse et en se penchant vers Emile, Georges, votre ami, ne sera pas seul, sans consolation, quand l'heure de le quitter sera venue pour moi... Docteur, merci

de vos bons soins ; vous êtes un ami fidèle et dévoué.

Suivant le désir de la malade, on la laissa donc seule avec son fils. Elle prit les mains de son enfant dans les siennes, l'attira vers elle, le fit poncher sur son lit, et le considéra longtemps avec tendresse, à la clarté du jour que commençait à jeter dans l'appartement la splendeur de l'aurore. Georges pleurait.

— Pauvre enfant ! dit-elle, pauvre enfant !

Georges, dans l'excès de sa douleur, se laissa tomber près du lit de sa mère, se cacha le visage et tâcha d'étouffer ses pleurs.

— Allons, Georges, allons, arme-toi de courage ! Il en faut, mon enfant ! et moi aussi, j'en ai besoin ; car, toute résignée que soit une mère à la volonté de Dieu, elle ne peut quitter sans désespoir l'enfant qu'elle a porté dans son sein ; l'enfant qu'elle a nourri de son lait ; le fils unique pour lequel elle a tant de fois prié et pleuré. Donne-moi donc l'exemple du courage et de la force, Georges, mon fils bien-aimé, mon enfant chéri !

Georges mordit son mouchoir pour maîtriser ses sanglots.

— Il ne faut plus garder l'espérance, Georges. Dieu va me rappeler à lui, et te laisser ici-bas seul avec ton père. Georges, tu n'est point méchant, mais tu es faible, et ta faiblesse t'a fait commettre de grandes fautes. Jure sur le lit de ta mère expirante, de ta mère qui te le demandes les mains jointes, comme la plus grande consolation de sa dernière heure, jure-moi de ne plus retomber dans ces erreurs qui feraient mourir ton père !

— Oh ! ma mère ! ma mère ! je vous le jure, par le salut de mon âme, par la bénédiction que votre main mourante étend sur mon front. Toute ma vie sera désormais employée à réparer les fautes que j'ai commises ; à consoler mon père ; à me montrer digne de lui ; digne de vous, de vous que j'ai assassinée ! De vous qui ne trouvez, sur votre lit de mort, que des paroles de tendresse pour celui qui vous a fait succomber sous les plus cruels chagrins.

— Non ! mon enfant ! non ! loin de là ; tu rends heureux mes derniers moments, puisque je meurs avec la certitude que tu vas réparer les erreurs de ta jeunesse, et devenir un modèle de conduite et d'honneur. Georges ! mon Georges ! viens ; que je t'embrasse encore une fois.

Elle passa son bras autour du cou de son fils, et s'appuya de la sorte sur lui.

Georges soutenait ce précieux fardeau sans eser faire un mouvement ; car il la croyait assoupie.

Tout à coup, elle glissa et retomba sur son oreiller.

— Mon fils ! dit-elle, Georges !

Tout était fini. Son âme était retournée à Dieu.

Georges voulut appeler du secours ; mais la voix lui manqua. Lorsque Emile, inquiet, entra dans la chambre, plus de deux heures après, il trouva son ami dans une insensibilité apparente, et contemplant le cadavre de sa mère avec des yeux fixes et secs. Il voulut l'entraîner loin de ces tristes restes ; mais Georges résista machinalement et avec tant de force et d'opiniâtreté, qu'Emile dut presque l'emporter dans ses bras.

Lorsque Georges se trouva loin de sa mère, son désespoir, d'abord si morne et si concentré, se manifesta par des mouvements nerveux d'une violence effrayante, et par des cris, au milieu desquels revenaient sans cesse des expressions de remords et le nom de sa mère.

Ces cris arrivèrent jusqu'au président auquel la fatigue de la nuit avait valu quelques heures d'un repos inquiet et léger. Il se leva sur-le-champ et accourut près de son fils. Quand ces deux infortunés se trouvèrent ainsi en présence l'un de l'autre, ils ne purent que s'étreindre longuement et en silence.

Emile les laissa se livrer en liberté aux trop justes transports de leur douleur, et se rendit dans l'appartement de madame Valentin, où il voulut s'assurer par lui-même que tous les soins dus à sa dépouille mortelle lui étaient rendus d'une manière complète et honorable.

Ce fut également lui qui, le lendemain, veilla au triste cérémonial de la cérémonie funèbre ; il ne quitta point d'un moment Georges qui, suivant la coutume du pays, suivit à pied, jusqu'à leur dernière demeure, les restes sacrés de sa mère. Ce fut encore lui qui ramena le fils près du père.

Emile s'acquitta de ces devoirs pénibles avec tant de simplicité et d'affection, qu'il se gagna le cœur de tous ceux qui en furent les témoins. On ne parlait, dans toute la ville, que de sa touchante conduite envers la famille Valentin.

Aussi, loin d'avoir nui à ses affaires, par le retard qu'il y avait apporté, en les sacrifiant au besoin d'être utile à ses amis, trouva-t-il partout l'accueil le plus bienveillant, et un empressement général et unanime à lui être utile. Chacun s'estimait heureux d'établir des rapports avec un si galant homme.

Ce fut surtout près d'un de ses correspondants, riche armateur, qu'il rencontra cette bienveillance portée au plus vif degré. Non seulement monsieur Berghem lui fit faire plusieurs marchés avantageux, mais il lui donna les moyens d'étendre ses

affaires commerciales, et lui procura des débouchés avantageux auxquels le jeune négociant n'aurait point osé espérer. Du reste, Emile s'étonnait des éloges que lui valait une conduite qu'il regardait comme toute naturelle.

— On médit des hommes, se disait-il; on les accuse d'injustice, et, cependant, voilà que l'on me sait gré partout d'avoir rempli des devoirs devant lesquels j'aurais été coupable de reculer. J'ai fait ce que je devais faire, et l'on m'en loue, et l'on cherche de toutes parts à m'en récompenser!

Emile se félicitait d'autant plus de cette bienveillance générale, qu'elle lui facilitait les moyens de prendre la défense de Georges, et d'atténuer et de réduire à leur juste proportion les bruits que l'on répétait dans la ville sur ce pauvre jeune homme. Au lieu de le présenter comme une victime de l'entraînement et du mauvais exemple, on en faisait un escroc; au lieu de le dire poursuivi par des créanciers, on le disait poursuivi par la justice criminelle.

L'autorité des paroles d'Emile, la vigueur avec laquelle il réfuta et démentit ceux qui les répandaient, détruisit l'effet de ces mensonges, et acheva de compléter, autant que possible, ce que monsieur Valentin s'efforçait de faire, en sacrifiant une partie de son petit patrimoine pour payer les dettes de son fils et sauver l'honneur de son nom.

IX.

Je vous ai déjà dit que, parmi les amis les plus vrais que valaient à Emile sa conduite pleine de cœur et sa générosité pour Georges, il fallait compter surtout un riche armateur, monsieur Berghem. Au premier coup d'œil, cette amitié paraissait d'autant plus étonnante que monsieur Berghem était d'un caractère brusque et peu disposé à la bienveillance. Si l'on parlait devant lui d'une belle action, d'un acte de vertu, d'une preuve de dévouement, d'abord l'émotion qu'il recevait de ce récit faisait briller de nobles larmes dans ses yeux, mais bientôt il analysait les faits qu'il venait d'entendre et en expliquait la cause par des motifs d'intérêt personnel et d'égoïsme. Cela n'empêchait point qu'il ne fit beaucoup de bien, dans la ville et qu'il ne vint avec empressement au secours de tous ceux qui pouvaient avoir besoin de lui. On connaissait sa générosité, et trop souvent des misérables ne rougissaient point d'en abuser lâchement. Monsieur Berghem souffrait vivement de cette trahison, s'exhalait en plaintes misanthropiques et recommençait le lendemain à faire des ingrats.

Quand on lui parla de la conduite d'Emile, car dans les petites villes tout se sait et tout se sait vite, monsieur Berghem commença, suivant sa coutume, à donner des interprétations défavorables de cette conduite.

— Oui, disait-il, oui, c'est cela! il fait de la générosité à froid. Il réconcilie le père et le fils; il veille près d'une mourante, il console un mari et un fils qui pleurent; rien de mieux. Mais qui n'en eût pas fait autant? Tout le monde l'aurait blâmé s'il eût reculé devant l'accomplissement de ces devoirs si simples. Et puis il se disait: "Je voudrais bien qu'en pareil cas on en fit autant pour moi."

Mais quand, par une honorable indiscretion de Georges, il eut appris la manière dont Emile n'avait point hésité à sacrifier jadis la moitié de son héritage pour sauver à un ami la honte d'une faute; quand il connut que, sur le nom seul d'Emile, François Muller était venu en aide à Georges, qu'il n'avait jamais vu, et lui avait prêté une somme assez considérable, dans un moment qui devait, certes, lui inspirer peu de confiance; quand il sut les autres détails de la vie d'Emile, entre autres sa renonciation à l'École Polytechnique par tendresse pour sa famille, il changea tout-à-fait de manières et de discours à l'égard du jeune homme, et le traita avec une distinction et un empressement des plus honorables. Non-seulement, il lui facilita les moyens de mener à bonne fin les affaires qu'il avait entreprises et d'en créer de nouvelles, mais encore il l'accueillit dans sa famille. Pour lui complaire il alla même jusqu'à montrer les mêmes bons sentiments à Georges, ce qui ne contribua point médiocrement à réhabiliter le jeune homme et à mettre un frein à ceux qui se seraient sentis disposés à lui faire sentir, en s'éloignant de lui, l'étendue de ses fautes. Comme s'il ne les avait point assez expiées par ses remords et par la perte de sa mère.

Durant les quinze jours qu'Emile passa encore à Dunkerque pour terminer ses propres affaires et celles de la famille Valentin, car le président lui en avait laissé tout le soin et s'en rapportait aveuglément à lui, monsieur Berghem quitta peu le jeune homme, l'étudia sans prévention, et put se convaincre, par des preuves nombreuses, non-seulement de son bon cœur et de sa loyauté, mais encore de son intelligence, de son activité et de son amour pour le travail.

— En vérité, lui disait-il, en voyant la manière dont vous faites votre commerce de tannerie, on croirait que vous êtes entré dans cette carrière commerciale par vocation, non malgré vous, et seulement afin de remplir vos devoirs de fils et de frère.

— L'habitude rend légers des fardeaux qui semblaient d'abord bien lourds, reprit Emile en rougissant. Mais par qui donc connaissez-vous cette particularité de ma vie?

— J'en sais bien d'autres encore, reprit monsieur Berghem en prenant la main du jeune homme qu'il serra dans les siennes avec affection. Ce n'est point le moment de parler de tout cela: nous en causerons à Cambrai, où je compte aller avec vous. En attendant, rendons-nous chez monsieur Valentin, à qui j'espère porter une nouvelle qui lui fera plaisir non moins qu'à votre ami Georges.

Emile se dirigea donc avec le négociant vers le logis du président qui, pour la première fois depuis la mort de sa femme, s'était, ce jour-là, rendu à l'audience, et rentrait chez lui toujours aussi triste, mais moins accablé. Quant à Georges, il avait refusé constamment de sortir de la chambre dans laquelle sa mère avait rendu le dernier soupir, et personne ne pénétrait auprès de lui, si ce n'est son père, Emile et monsieur Berghem, ancien ami de sa famille.

A continuer.

LES MODES.

Les blondes ladies du Royaume-Uni sont dans la déolation, s'il faut en croire un correspondant anglais. La reine Victoria a déclaré la guerre aux bottines à hauts talons, aux jupes collantes dont la mode est indécente, et enfin aux cheveux coupés ras, sur le front, ce qui est mal porté et immodeste.

Le contre-coup va-t-il se faire sentir au Canada.

UN TYPOGRAPHE ROYAL.

Les disciples de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, peuvent être fiers de voir aujourd'hui sur le trône de la Bulgarie un prince typographe. Voici l'anecdote que le télégraphe de Halifax vient de transmettre au sujet du prince de Battenburg nouvellement élu au trône de la Bulgarie;

— Il y a environ six ans le prince est arrivé à Halifax comme lieutenant de marine sur le vaisseau "Royal Alfred." Le prince est allemand et cousin de la Reine Victoria. C'est cette parenté qui lui avait valu la faveur d'être nommé à une place réservée pour les sujets anglais. On sait que tous les princes allemands sont tous experts au moins dans une branche de mécanique. Il devait y avoir un bal le soir à bord du vaisseau et les programmes n'arrivaient pas. Le temps pressait. Le prince se rendit à l'imprimerie et constata qu'il y avait encore de l'ouvrage à faire. A l'étonnement des typographes, il ôta son habit et se mit à composer afin que le programme fut fini à temps. Il avait appris la typographie dans le cours de ses études."

LA JEUNE MALADE.

Regarde, ainsi que cette rose blanche,
Ma joue est pale et mon regard languit,
Comme elle aussi mon jeune front se penche,
Fuyant le jour et recherchant la nuit.
Car je le sens, une souffrance amère
Voile mon cœur malade, soucieux :
Comme en exil, j'étouffe sur la terre.
Adieu, ma mère ! au revoir dans les cieux !

Ces nœuds si frais, cette riche parure
Dont j'étais fière, et le monde et le bal,
Où l'on vantait ma grâce et ma tournure,
Tout me déplaît : sourire me fait mal.
Je porte envie à la feuille qui tombe,
à l'ac qui dort pur et silencieux,
Je porte envie au vol de la colombe.
Adieu, ma mère ! au revoir dans les cieux !

Oh ! ne crains plus pour ta fille chérie
Cet avenir qui causait ton effroi :
Je me dérobe aux pièges de la vie
Où tu tremblais de me laisser sans toi
Là haut du moins, je marcherai tranquille
Comme éclairée au fanal de tes yeux.
Là mon ange a toujours son aile,
Adieu, ma mère ! au revoir dans les cieux !

Mme H. L.

LES ALIMENTS.

De tous les aliments dont nous faisons usage, les grains sont ceux qui possèdent le plus de qualités nutritives, c'est-à-dire qui contiennent ce qu'il faut pour former la chair et produire la chaleur vitale. A ces égards, ils sont de beaucoup préférables à la viande. Mais ce fait n'est pas connu généralement. On regarde toute chair comme la nourriture la plus riche, et on la recommande aux personnes malades et faibles. D'après un journal américain, cela serait une erreur. Les grains ont été la nourriture primitive de l'homme, et c'est encore sa meilleure nourriture.

La viande la plus nutritive est celle du mouton qui contient 30 pour cent de nutrition, pendant que les fèves blanches ne contiennent pas moins de 90 pour cent de substances nutritives.

La farine de blé en contient aussi 90 pour cent. Le blé est la meilleure nourriture pour l'homme adulte vivant sous des latitudes tempérées, comme le lait est la meilleure du monde pour les enfants. Le blé est peut-être le meilleur aliment supérieur à tout autre, soit animal, soit végétal.

Il y a cependant une distinction à faire entre la farine de blé et ce qu'on appelle la fine fleur. On fait subir à la farine un procédé qui lui enlève ses qualités nourissantes, et cette fine fleur qu'on blute ainsi beaucoup plus qu'il ne faut produit des maladies et ruine la santé. En enlevant ce qui vient de la partie extérieure du grain de blé, on perd la partie la plus nourissante de la farine. On donne cela aux cochons et aux chevaux, qui deviennent ainsi les mieux partagés, car ils ont la meilleure partie de la farine.

On a fait des expériences sur des chiens, à qui on n'a servi que de la fleur superfine de blé. Ils sont morts au bout de quelques jours, dans la même condition que si on les eut laissés mourir de faim. La fine fleur n'est rien autre chose qu'un amidon, nourriture insuffisante. De même continue le même journal, les fines fleurs de blé d'Inde, appelées "Cornstarch," et autres, ne sont pas plus nourissantes pour les enfants et les malades que l'eau pure.

La farine d'avoine est la principale nourriture du peuple d'Ecosse. L'avoine comme toutes les autres céréales, est bien propre à la nourriture de l'homme. Pour ceux qui se livrent à des travaux manuels fatigants ou qui ont de l'exercice en plein air, la farine d'avoine est plus économique et plus fortifiante que la farine de blé. On ne peut pas mettre la farine d'avoine en pain, comme celle du blé; on la mange en galette ou en soupaino (porridge). On la mange généralement sous cette dernière forme, avec du lait, pour le souper. La farine d'avoine est très propre à accroître les chairs et à leur donner de la force.

La farine la plus estimée après la farine d'avoine, est celle de blé d'Inde. Elle contient 88 pour cent de propriétés nutritives.

La farine d'avoine mêlée à la farine de blé forme un aliment excellent.

La farine d'avoine peut-être apprêtée en versant seulement de l'eau chaude dessus, ou même de l'eau froide. Si on y mêle un peu de beurre avant d'y verser l'eau chaude cela ajoute beaucoup à l'excellence de l'aliment.

VARIÉTÉS.

GENDRE ET BELLE-MÈRE

Une dame, voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes :

— Mon Dieu ! rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants.

Un homme, qui avait épousé une sœur de la moribonde, s'approcha de la mère éplorée, et la tirant par la manche :

— Madame, les gendres en sont-ils ?

* * *

Deux vers grappillés sur un album :

Les *shavers* et les choux diffèrent ici-bas
Car les choux ont un cœur, les *shavers*
n'en ont pas.

* * *

Un Monsieur dont l'haleine n'a rien de commun avec l'héliotrope et le jasmin, causait de près, de trop près, avec un de ses amis qui, tout en l'écoutant, agitait la main droite, comme s'il eût fait des signes télégraphiques ou payé dans l'air.

Ne comprenant rien à cette mimique.

— Que faites-vous donc ? demanda le discoureur.

— Ne faites pas attention, répondit l'autre, je coupe le courant.

* * *

PENSÉES D'UN COLLEUR D'AFFICHES

1. Le fil de l'eau peut servir à laver le linge, mais non pas à le raccommoder.

3. Il faut boire le vin lorsqu'il est irrécusable.

4. La pauvreté ôte le courage : Voyez un homme qui a ses culottes déchirées : Il hésite à quitter son siège.

5. La beauté est une chimère, dit un axiome. Or une chimère est un monstre, arrangez cela.

6. Entre l'Arabe et le Corse, il ne faut pas mettre le droit

7. L'Orient du chat c'est l'est-à-minet.

8. Rien n'est plus impressionnable qu'un musicien qui joue des quadrilles ; il change de figure à chaque instant.

9. Mieux vaut sentir un bouquet qu'un bouquin, —

* * *

Vous n'avez pas rempli tous vos devoirs si vous avez négligé celui d'être agréable.

* * *

Les femmes qui portent de beaux bas sont celles qui traversent le plus souvent la rue.

* * *

Nous rassemblons à une paire de bottines : nous criions quand nous sommes jeunes, nous bavons dès que nous sommes vieux.

* * *

— Quelle est la différence entre la lettre A et un clocher ?

— J'y renonce.

— C'est que la lettre A est la voyelle, et le clocher c'est "là qu'on sonne."

* * *

Un ivrogne vient d'avoir un fils.

Il ne se possède plus de joie.

Il prend le mioche dans ses bras et lui tient ce discours :

— Foi, dans vingt ans, tu me paieras l'absinthe !

* * *

Le docteur X... est appelé auprès d'un malade.

— Ah ! madame, dit-il à la femme de son client, votre mari est perdu ! voyez donc, ses mains sont déjà violettes...

— Mais, monsieur, il est teinturier.

— Eh bien, vous avez de la veine, car s'il n'était pas teinturier, ce serait un homme mort.

* * *

Une vieille coquette, insupportable par ses prétentions à l'esprit, voulant toujours paraître plus jeune qu'elle ne l'était, demanda un jour à M. X. qu'elle rencontrait dans une société, combien il lui donnait d'années.

— Ma foi, lui répondit-il, vous en avez assez sans que je vous en donne d'autres.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an \$0.50
Six mois 0.25
Un numéro 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.